

Association Mémoire du lycée polonais Cyprian-Norwid

Des résistants polonais en Vercors

La saga du lycée polonais Cyprian-Norwid

Villard-de-Lans – 1940-1946

Presses universitaires de Grenoble

PRÉFACE

Destins croisés...

Septembre 1939. L'Allemagne puis la Russie envahissent la Pologne. Leur but : détruire cette nation. Des flots de réfugiés traversent l'Europe jusqu'en France, traditionnelle terre d'accueil.

Juin 1940. La France, écrasée par l'armée allemande, a signé un armistice infamant qui coupe le pays en deux. Les Alpes, en zone libre, deviennent un asile pour les réfugiés de guerre et pour les victimes des mesures discriminatoires du régime de Vichy.

Septembre 1940. Le lycée polonais Cyprian Norwid s'installe à Villard-de-Lans. Il abrite chaque année plus de deux cents Polonais qui n'ont accepté ni la défaite de leur pays, ni celle de la France. Polonais de sang (soldats et réfugiés) ou Polonais de cœur (issus de la toute récente immigration économique), ils se rassemblent dans cette école « pas comme les autres » : le seul établissement libre d'enseignement secondaire polonais en Europe occupée.

La création même du lycée, son existence, est un acte de résistance, avant même que le mot n'existe. Un acte qui se décline en actions bien réelles : journaux et tracts clandestins, vols d'armes, passages vers Londres, etc. Une résistance qui s'exerce « Pour notre liberté et pour la vôtre¹ ».

Mars 1941. À Grenoble, on n'a pas connu l'envahisseur allemand, stoppé héroïquement à une dizaine de kilomètres dans

1 Depuis le début du XIX^e siècle et quand les Polonais eurent à se battre aux côtés de peuples défendant leur indépendance, toujours ils proclamèrent le faire « pour notre liberté et pour la vôtre » (*Za naszą wolność i za waszą*).

la cluse de Voreppe. La ville est plutôt pétainiste. Pourtant, la Résistance s'organise déjà, avec principalement des détournements de matériels et la création de dépôts d'armes clandestins. À Sassenage, en banlieue, un passionné d'escalade, Pierre Dalloz, et son ami l'écrivain Jean Prévost imaginent transformer la forteresse naturelle qu'est le Vercors en « cheval de Troie pour commandos aéroportés ».

Janvier 1943. L'idée a mûri. Dalloz et Prévost proposent à la Résistance française et aux Alliés le « plan montagnard ». Le Vercors se soulèverait au moment des débarquements attendus en Normandie et Provence, et prendrait l'ennemi à revers. Jean Moulin, le général de Gaulle et les Alliés à Londres comme à Alger approuvent le plan. Des chefs civils et militaires sont nommés. Le « plan montagnard » se met en place avec la constitution, au cœur des forêts, d'une douzaine de camps. Ces résistants ne sont pour la plupart guère formés au maniement d'armes qui font d'ailleurs cruellement défaut. Les chefs du Vercors réclament inlassablement des renforts professionnels et des équipements militaires.

Janvier 1943. Depuis l'invasion de la zone libre par l'ennemi, le départ des Polonais du lycée vers Londres s'accélère. Ils sont presque cent à tenter l'aventure. D'autres rejoignent en France le réseau de Résistance polonais POWN (Organisation polonaise de lutte pour l'indépendance).

Janvier 1944. Un demi-millier d'hommes a déjà rejoint les camps du Vercors. Ils sont quatre mille six mois plus tard. Deux anciens du lycée les rejoignent. Ils ne sont pas les seuls résistants polonais en Vercors : le lieutenant Olszański, « Octave », est responsable des transports au sein des FFI ; le sergent Alkowicki, « Bernard », est aux liaisons téléphoniques ; Krystyna Skarbek-Grandville, « Paulina », est à la propagande et à la diversion ; enfin, des dizaines de Polonais, enrôlés de force dans la Wehrmacht, passent du côté de la Résistance.

Juin 1944. Quand les Alliés débarquent en Normandie, les maquis se soulèvent. Celui du Vercors est alors le plus important de France.

Juillet 1944. À Villard comme ailleurs, tous les hommes en âge de se battre sont recrutés par les FFI. Parmi eux, vingt-sept Polonais du lycée. À Vassieux-en-Vercors, la construction d'un terrain d'atterrissage est entreprise pour accueillir armes et renforts. Ceux-ci n'y parviendront jamais, Londres, malgré ses promesses, ne faisant pas de leur envoi une priorité.

Quand les Allemands donnent l'assaut au Vercors et posent leurs planeurs à Vassieux, la forteresse imprenable se transforme en piège absolu. Les résistants sont balayés, le Vercors annihilé. Plus de huit cents victimes, hommes, femmes, enfants, meurent au combat ou sont massacrées, dont deux cents un à Vassieux. Les Allemands perdent seulement une centaine d'hommes.

Destins croisés...

Des résistants polonais en Vercors ? Professeurs, élèves et employés d'un improbable lycée polonais Cyprian Norwid installé dans les murs d'un hôtel de Villard-de-Lans ? L'histoire est peu connue.

Le lycée lui-même a de lointains équivalents sous des cieux plus ou moins cléments. Ainsi à la même époque les « camps de jeunesse » de Balatonzamardi et Balatonboglar, en Hongrie, accueillent des collégiens et lycéens polonais en exil. Alger et Londres regroupent également des élèves polonais dans une école. Mais rien de semblable à l'établissement de Villard-de-Lans, qui tient une place unique dans l'histoire de la France et de la Pologne, et plus particulièrement dans celle du Vercors.

Des résistants polonais en Vercors révèle la création de l'école, la formation des futures élites de la Pologne, les départs clandestins vers Londres, les combats de Vassieux-en-Vercors et d'ailleurs, les vingt-cinq morts et la trentaine de

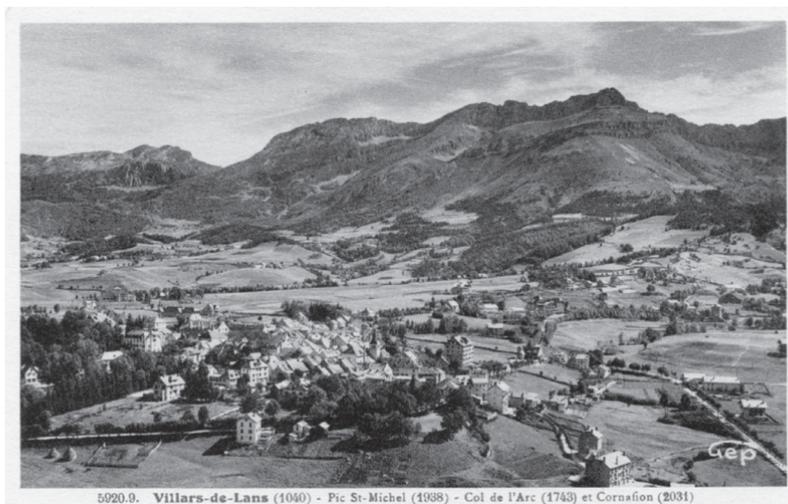
déportés, le retour – ou non – au pays... Des événements décrits par les Polonais eux-mêmes. Il explique aussi comment, au fil des jours, des liens se sont tissés entre habitants du Vercors et hôtes du lycée, des liens si forts que ces Polonais s'appellent entre eux, depuis, « les Villardiens » !

Stéphane Malbos, président de l'association
Mémoire du lycée polonais Cyprian Norwid
Villard-de-Lans – 1940 – 1946



Le tampon du lycée.

Préface



5920.0. Villars-de-Lans (1040) - Pic St-Michel (1988) - Col de l'Arc (1743) et Cornafion (2031)



Villard-de-Lans avant-guerre, vue générale et place du village.



Vue d'une chambre du lycée.

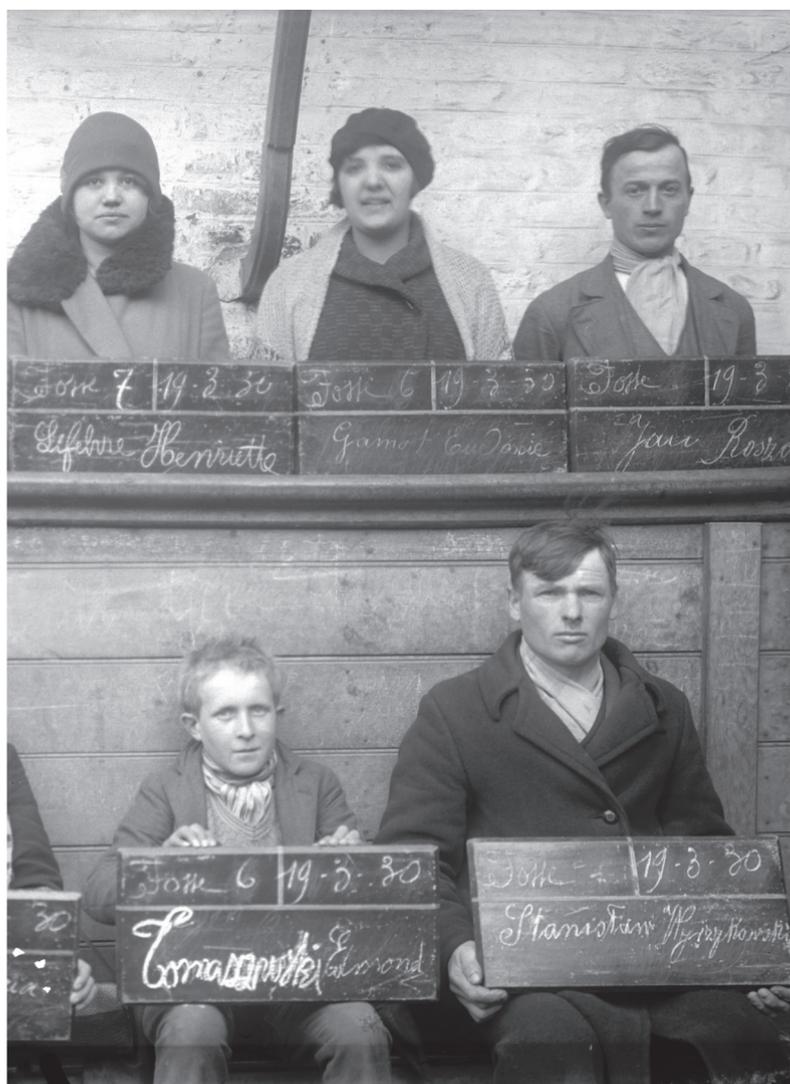
« Quand la vie de tout un peuple est menacée dans ses fondements intimes, quand des tyrans veulent détruire toute une civilisation, une culture et des hommes, quand le naufrage est consommé, quand tout espoir semble perdu, il arrive une conjonction comme on en trouve parfois dans l'Histoire : ici, un îlot à l'écart des tumultes, un plateau de moyenne montagne ; là, des fétus qui surnagent, quelques hommes qui s'accrochent. Bientôt l'îlot devient roc, refuge, foyer, forteresse... »

Marcel Malbos, professeur au lycée

« Ne pas obstinément se parer la tête de lauriers fanés, mais aller de l'avant avec les vivants et bâtir une vie nouvelle. »

Adam Asnyk, poète polonais, cité par Bronisław Bozowski, aumônier du lycée, à l'occasion d'un rassemblement d'anciens élèves et professeurs à Varsovie en 1986.

DES RÉSISTANTS POLONAIS EN VERCORS



1930 – Le jour de l'embauche dans les mines de Lens
(© Centre historique minier du Nord – Pas-de-Calais, Lewarde).

« UNE ÉCOLE PAS COMME LES AUTRES »

En France, la débâcle et l'armistice du 22 juin 1940 semblent avoir entériné l'irréparable et exclu la lutte armée sur les champs de bataille. La Pologne ? Elle est écartelée !

Wacław Godlewski : « Le programme de l'ennemi prévoyait la destruction totale de la nation polonaise, de sa culture, de son entité en tant que peuple libre et civilisé. On brûlait les bibliothèques et les musées, on démolissait les œuvres d'art et de science. Les professeurs des universités de Cracovie furent déportés au camp d'extermination de Sachsenhausen où plusieurs d'entre eux moururent de faim et de soif ou dans les chambres à gaz. Toutes les universités furent fermées. L'enseignement secondaire fut aussi interdit ; les cours clandestins poursuivis comme illégaux et, en cas de découverte, les maîtres et élèves passés par les armes séance tenante. Les écoles primaires ne furent pas mieux traitées, leur niveau réduit au plus bas, les maîtres en proie aux vexations. Bref, dans toute la Pologne envahie, pas une seule école libre. Les élites intellectuelles, les cadres administratifs et religieux subirent le même sort. Les écrivains, les maires des villes, les prêtres, les évêques ne furent point épargnés. Ainsi la Pologne, décapitée de ses élites et saignée à blanc dans sa population, devait être ramenée au rang des peuples serviles. »

C'est donc dans l'incertitude et le désarroi, après des catastrophes sans pareil, que le lycée polonais s'installe à Villard-de-Lans. Il est alors un refuge pour des jeunes sans avenir immédiat, leur nouvelle maison, un lieu où ils peuvent se

sentir en sécurité. Il se veut aussi une école où l'on peut poursuivre ses études dans de bonnes conditions. Mais le lycée fait davantage. Pour le gouvernement polonais en exil, une des priorités est de préparer le renouveau de la patrie et former des jeunes gens pour être l'élite de la Pologne de demain.

Wacław Godlewski : « Le lycée répond alors dans la mesure de ses possibilités et moyens, tendu à l'extrême dans un acte de foi et d'espérance souvent démenti par les événements, mais ne s'abandonnant jamais au désespoir considéré comme lâcheté. Lycée de résistance morale, intellectuelle et spirituelle, patriotique et hautement humaniste. Lycée de résistance militaire. Être prêt à reprendre les armes dès que les circonstances le permettront, ou même avant pour les impatients ou les menacés à cause de leurs activités dans le maquis. Ils risquent le départ clandestin vers l'Espagne pour rejoindre les rangs de l'armée polonaise en Grande-Bretagne. En aucun cas se sentir démobilisés.

Ils sont des combattants habillés de vêtements civils, tous, dans leur conscience, par vocation et libre choix : directeurs, professeurs, personnel administratif, employés de cuisine ou de ferme, élèves... D'où cette discipline semi-militaire qui frappe ceux qui regardent de l'extérieur. D'où le souci qu'a la direction d'assurer aux élèves une bonne forme physique et sportive. Tout cela donne au lycée son armature interne, son caractère historique d'"une école qui n'était pas comme les autres." »

Lucjan Owczarek : « Les premiers élèves venaient d'horizons divers, flottant pour la plupart dans leurs vêtements de démobilisés. Ils étaient plus âgés, plus mûrs, plus indépendants que les lycéens habituels. Ils venaient de perdre une nouvelle bataille après s'être comportés brillamment en Pologne, en Norvège ou sur la Meuse. Ils en ressentaient une vive déception, mais en aucun cas du découragement. La possibilité s'offrait de terminer les études que les événements avaient interrompues. Il fallait la saisir, l'utiliser et poursuivre la lutte, sur place ou ailleurs.

« Une école pas comme les autres »



Retour d'une cérémonie au Monuments aux morts.

DES RÉSISTANTS POLONAIS EN VERCORS



Rassemblement.



En route pour la grand-messe « des Polonais ».

Arrivés en force, les militaires introduisirent au lycée un esprit spécifique qui n'était ni celui de la caserne, ni celui du scoutisme, ni celui d'un lycée, mais celui d'une communauté qui, dans une période difficile, se serrait les coudes, prenait en charge les plus jeunes et trouvait en dehors de l'étude, dans le sport et la musique, un dérivatif aux problèmes de l'heure. »

Face à ce lycée qui affirme si clairement ses ambitions, l'attitude du régime de Vichy est ambiguë. Certes, le lycée est étroitement surveillé : les directives de l'occupant sont appliquées sans état d'âme par les administrations. Le comptable du lycée, René Constantin, un Français, est sans doute un mouchard : pendant les combats du Vercors, il sera fusillé par des partisans près de La Chapelle-en-Vercors « pour son hostilité à la Résistance ». Mais au plus haut niveau, des complicités existent.

Zygmunt Lubicz-Zaleski : « L'attitude du ministère de l'Éducation nationale français, Jacques Chevalier puis Luc Terrachet, était très amicale. Je regrette de n'avoir pas retenu le nom du directeur du département des Études secondaires : je n'acceptai pas son aide matérielle mais sa protection administrative nous fut précieuse. »

Dans une lettre à Waław Godlewski, « adjoint à M. le président du GAPF », à en-tête du ministère des Affaires étrangères, bureau de l'Administration des Polonais de Lyon, datée du 1^{er} juillet 1942, sous une signature illisible : « Je garde de ma tournée un souvenir extrêmement agréable et une admiration sans réserve pour ce que vous avez réussi à créer avec tant de succès dans les circonstances les plus difficiles. Ces efforts et cette persévérance ne seront pas perdus, j'en ai eu la conviction au cours de mes étapes à Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Villard-de-Lans. Partout j'ai senti battre le cœur généreux de votre pays et dans les yeux de vos nationaux briller l'âme invincible de la Pologne et sa confiance dans l'avenir... Ne craignez donc pas de faire appel à mon amitié, c'est avec grand plaisir que je vous aiderai à réaliser votre programme. »



Les premiers élèves flottant dans leurs vêtements de démobilisés.



*1941-1942 – La classe de terminale du professeur Harwas.
L'un de ces élèves, Jan Kania, périt en Normandie lors du Débarquement.*

Godlewski répond : « Monsieur le Ministre, je viens vous remercier de tout cœur de votre si belle et si encourageante lettre. Je suis heureux que dans votre jugement plein d'amicale approbation vous englobiez tous nos collaborateurs, car si nous avons pu réaliser quelque chose à Villard, c'est à la bonne volonté et à l'effort commun de tous que nous le devons. Dans les moments pénibles que nous traversons, vos paroles sont pour nous un soutien, une force, un gage d'espérance en un avenir meilleur. »

L'esprit « villardien » trouve son aboutissement logique dans diverses formes d'action clandestine, qu'elles soient dans le cadre ou non d'organisations polonaises (POWN, Ewa, F2...) ou, à partir de 1944, en coopération avec la Résistance française.



*À droite, Jan Ambik, qui périra à Falaise lors des batailles
du débarquement en Normandie.*